

des hommes et des lieux. politique locale et croyances politiques

Alain Faure, Emmanuel Négrier

► **To cite this version:**

Alain Faure, Emmanuel Négrier. des hommes et des lieux. politique locale et croyances politiques. 11ème Congrès international de l'Association Française de Science Politique, Sep 2011, Strasbourg, France. halshs-00660282

HAL Id: halshs-00660282

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00660282>

Submitted on 16 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des hommes et des lieux

Politique locale et croyances politiques

Alain Faure (PACTE - Université de Grenoble) & Emmanuel Négrier (CEPEL – Université de Montpellier)

La communication vise à mettre en perspective des données sociopolitiques tirées de deux enquêtes récentes consacrées à la perception qu'ont les individus de la politique. Les terrains portent sur des systèmes de représentation a priori très différents, avec d'un côté une étude microsociologique auprès des 400 habitants d'un village français (Octon, région Languedoc-Roussillon) et de l'autre des interviews sur l'histoire de vie d'une cinquantaine d'élites politiques dans une métropole italienne (Naples, région Campanie). Notre analyse n'entre donc pas dans les canons classiques de l'analyse comparative, qu'elle s'élabore sur la base d'une grande quantité de variables dont la collecte s'opère selon la même méthode, ou qu'elle fonctionne sur la base d'études primaires ou secondaires de données liées à un petit nombre de cas (Ragin 1996, Landman 2000, Négrier 2005). La combinaison à laquelle nous nous livrons prend au sérieux la variable dont nous entendons tester la prégnance dans l'analyse politique locale. La croyance, pensons-nous, n'est pas de ces indicateurs faciles à mettre en équation. Nous pourrions dire qu'elle participe des sciences humaines, au sens plein du terme, dans leur rapport au lieu du politique. Dès lors, c'est le dialogue entre deux terrains, assumés comme totalement hétérogènes, et non des unités et protocoles rigoureusement semblables, qui permettra ici de lever une partie du voile (ou du suaire) de la croyance en politique. Nous verrons, par incidence ici, et qui devrait être mieux développé par la suite, ce qu'une comparaison casuistique, entre lieux semblables (des métropoles, des villages), pourrait ajouter à notre analyse. Pour l'instant, disons que plutôt qu'une analyse comparative de stricte obédience, notre papier propose une analyse conjonctive, résultant du traitement conjoint d'une dimension dans deux protocoles de recherche distincts.

Malgré ces difficultés méthodologiques, nous sommes parvenus à repérer des tendances communes, dans les témoignages recueillis, concernant la façon dont les croyances pouvaient nourrir le jugement politique. Ainsi avons-nous pu repérer une corrélation significative entre le type de politisation des individus et la territorialité des opinions exprimées, ou encore la fréquence des arguments politiques qui manifestent un lien entre les enjeux d'identité et de communauté locale et un certain nombre de croyances. D'où une question plus générale : les croyances politiques territorialisées formatent-elles, pour partie, les appréhensions individuelles et collectives du politique? Il nous semble que la science politique est une discipline qui pourrait faciliter la mise en équation de cette énigme dans la mesure où elle est située à la fois à l'articulation de savoirs spécialisés sur les croyances et aux confins de courants de pensées critiques sur les représentations.

Pour explorer cette hypothèse, le propos sera développé en deux temps. Nous détaillerons d'abord les *fantômes publics* et l'*esprit des lieux* qui caractérisent les appréhensions de la politique à Octon, village habité par la politique, et à Naples, métropole condamnée à vivre au purgatoire. Nous engagerons ensuite une réflexion sur les mécanismes de *mise en ordre territorial* que ces données suggèrent en ouvrant un questionnement sur l'imbrication des croyances dans la vie sociale et dans la vie politique locale, puis en étudiant la nature passionnelle des récits qui donnent du sens et de la portée à ces représentations. Le propos sera conclu en soulignant l'intérêt qu'il y aurait, pour la science politique, à étudier la *politique à crédit* en multipliant les passerelles interdisciplinaires, notamment en direction de la sémiologie et de l'anthropologie politiques.

1. Le jugement politique et l'esprit des lieux

Les données empiriques que nous allons présenter n'ont pas été spécifiquement collectées pour étudier la place des croyances dans le jugement politique. Elles proviennent de deux programmes de

recherche, menés sans concertation préalable, qui procédaient de protocoles scientifiques orientés pour l'un sur les comportements politiques (l'administration pendant deux mois d'un questionnaire auprès des habitants d'une commune rurale à la veille d'une échéance électorale en France) et pour l'autre sur l'analyse de politiques publiques (le recueil pendant neuf mois du diagnostic des élites politiques locales concernant la gestion publique d'une métropole en Italie). Ces enquêtes n'accordaient donc *a priori* que peu d'attention à la question des croyances. Ce sont les données recueillies qui nous ont incités à approfondir la thèse d'une corrélation entre le jugement politique et la foi dans la politique, puis à tenter d'établir des corrélations entre l'intensité des croyances et l'identité territoriale.

Pour tester cette double corrélation, nous avons entrepris de dresser un bilan sur trois figures de discours apparues sur nos deux terrains d'enquête : l'adhésion émotive et passionnelle, la conviction philosophique et prophétique, l'identité territoriale et familiale. Naturellement, ces trois façons d'évoquer la politique sont en permanence imbriquées et le format des enquêtes (des entretiens individualisés plutôt intimistes placés sous le sceau de l'anonymat) a sans doute accentué les confessions politiques en termes d'adhésion, de conviction et d'identité. Pour autant, il nous a semblé que la récurrence des trois registres permettait d'éclairer utilement les mécanismes cognitifs de construction du jugement politique. Nous nous sommes aperçus que les témoignages faisaient écho à deux dissonances cognitives bien connues des sociologues mais rarement investies par les politistes :

- d'une part la compétence toujours limitée des individus face à l'obscurité qui entoure les problèmes publics, au sens de Walter Lippmann dans son analyse sur le fantôme de l'esprit public (Latour Lippmann 2007),
- d'autre part *l'esprit des lieux* qui imprègne la perception des enjeux collectifs, dans la tradition des travaux de l'Ecole de Chicago sur l'inscription spatiale et temporelle des phénomènes de socialisation (Grafmeyer Isaac 1979).

Cette première partie se fixe pour objectif de présenter une série d'indices territorialisés sur les fantômes publics qui hantent, et qui orientent, le jugement des personnes que nous avons rencontrées à Octon et à Naples. Elle repose sur une stylistique de l'étonnement, en mesure de présenter ce qui, à l'observation, constitue une croyance étrangement déplacée, ou contraire à ce qui serait logiquement attendu d'un espace, d'une société, d'un acteur. Naturellement, cette position pourrait évoquer ces philosophes de l'entre-deux décrits par Pierre Bourdieu s'appuyant sur Pascal, ceux qui « font les entendus en se moquant du peuple, sous prétexte qu'il ne s'étonne pas assez de tant de choses si dignes d'étonnement » (Bourdieu 1997 : 213). C'est pourquoi cet étonnement constituera moins l'objectif que le moyen d'explicitier la place des croyances dans l'analyse située du politique, ce que nous tenterons de faire en second lieu.

A. Octon, un village habité par la politique

La première enquête s'est déroulée de 2007 à 2008 dans la commune rurale d'Octon¹. Elle nous donne l'image d'un rapport spécifique à la politique, en intensité et en nature, qui ouvre sur deux sources d'étonnement. Première source, la bibliographie, abondante et assez convergente sur un point : les villages de petite taille seraient marqués par un apolitisme structurel, qui y rendrait très difficile une lecture des compétitions et scrutins en termes partisans, voire même en rapport droite-gauche (Jadot 2010, Barone & Troupel 2008). Même si, comme le dit Anne Jadot, la science politique française est revenue (depuis au moins Jeanine Becquart-Leclercq, 1976) sur l'image d'une vie politique rurale sans politique, pour privilégier une vision particulière (mais non dénuée de politique) du travail politique en milieu rural (Faure 1992), celui-ci n'en reste pas moins marqué par l'euphémisation des identités et prises de parti, la survalorisation de la qualité individuelle des représentants sur leur éventuelle puissance institutionnelle, leur capacité à construire un consensus (Kesselman 1967) sur leur incarnation d'une cause, en bref leur apolitisme (Abelès 1986, Marmont 2010) sur leur étiquette politique. C'est le regard désormais distancié à l'égard d'une vision naïve de l'apolitisme qui contribue à rechercher les usages politiques de l'apolitisme villageois (Barone & Troupel 2010). En tout état de cause, nous allons montrer, dans un village d'environ 400 habitants, une présence manifeste et « surcroissante » d'une politique que l'on croirait, dans son intensité comme dans sa forme, réservée aux villes. Deuxième source, la comparaison localisée, qui indique que ce qui est valable dans notre village ne l'est pas dans les voisins, ni en termes d'identité politique récurrente, au long des différents suffrages, ni en termes

¹ Elle a reposé sur la réalisation de plus de 110 entretiens semi-directifs d'une durée moyenne d'une heure, la distribution d'un questionnaire de sortie des urnes à l'occasion de l'élection présidentielle, comportant respectivement 223 et 208 réponses (sur 388 inscrits).

d'intensité de politisation. Ce double étonnement mérite d'être explicité autour de deux axes. Le premier donne quelques indices de cette présence hors normes de la politique dans ce village. Le deuxième concerne la façon dont nous pouvons la raccorder à un triple rapport au temps, à l'espace, aux lieux.

Le surcroît politique octonais

Octon est un village de l'Hérault, à 50 km environ de Montpellier, capitale régionale du Languedoc-Roussillon. Il est situé en bordure du lac du Salagou, un lac artificiel conçu dans les années 1960 aux fins d'irrigation, et de ce fait faiblement développé en matière touristique. Il compte 400 habitants environ, deux cafés, dont l'un (L'Orange bleue) faisait office d'équipement multiservices (La Poste notamment) avant qu'une poste municipale ne réouvre, en 2009. Quant à l'autre café (le Café de la place, situé en face), il élargit son activité à la restauration, surtout les fins de semaine et durant la saison touristique ; une épicerie y est maintenue notamment grâce à l'aide publique, et un hôtel-restaurant est ouvert à l'année, rejoint durant la période touristique par une pizzeria. Octon dispose d'une salle polyvalente qui s'est, dans les années 1970, fortement illustrée dans l'animation et la diffusion des cultures occitanes. La population d'Octon, après avoir connu une baisse au cours des années 1960, est aujourd'hui en essor, comme en témoigne l'augmentation du nombre d'inscrits sur les listes électorales : 317 en 1998 ; 368 en 2002, 387 en 2007. Cette augmentation est notamment due à l'installation de néo-languedociens.

Lorsque nous parlons d'une forte politisation du village d'Octon, nous n'évoquons naturellement pas l'indicateur souvent le plus admis pour cela, le taux de participation aux élections de quelque nature que ce soit, toujours systématiquement plus élevé que la moyenne départementale. C'est là, on la sait, une caractéristique structurelle des communes de petite taille, que l'on raccorde, par exemple, à l'intensité du contrôle social dans ces univers, où le fait de ne pas voter ne peut passer inaperçu (Déloye 1993). Nous évoquons la récurrence d'une identité politique à la fois très polarisée et explicite, et dont la polarisation même est vécue sur le mode de la normalité, alors qu'elle est sociologiquement improbable. Pour l'attester ici, nous nous contenterons de quatre indices : la figure du maire emblématique, la folklorisation des clivages, leur construction politico-partisane, Jack Lang et la dramatisation des enjeux territoriaux.

La figure

L'un des maires emblématiques d'Octon, Paul Vigné d'Octon² (1859-1943), médecin de la Marine de profession, radical de confession après avoir été socialisant, affronte au carrefour du siècle la dynastie conservatrice des Leroy-Beaulieu. Parlementaire (1893-1906) véhément à l'égard des excès de la colonisation, sans pour autant que son statut de premier parlementaire anticolonialiste français fasse consensus chez les historiens (Brunschwig 1974, Suret-Canale 1978), il perd les élections consécutives à la loi de séparation des Églises et de l'État, à l'occasion de laquelle il avait été un ardent défenseur d'une position radicale, celle d'Émile Combes, poussant à la fermeture l'école catholique locale sans que la relève publique (à cause dit-on de ses frictions avec le socialisme local) ne soit encore prête à prendre le relais. Tout en perdant son statut de député, il demeure une figure historique du village, et la célébration du centenaire de sa carrière politique continue d'opposer, dans les années 1990, droite et gauche municipales (Rupp 2009). Longtemps après sa retraite politique, il perpétue son statut de précurseur en vantant les mérites du naturisme³ (Roche 2009), en transformant sa résidence octonaise en « Maison du soleil », sorte de centre de cure amateur, à mi-chemin entre hygiénisme et naturalisme. En 2009, il fait l'objet d'une célébration à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de sa naissance, un acte politique qui s'inscrit au cœur de l'espace communal, gravé sur le « griffe » - une fontaine monumentale installée au milieu de la place, et dénommée ainsi pour être ornée de félins.

La joute

Comme dans beaucoup de villages languedociens, la question radicale et confessionnelle parcourt le siècle et est régulièrement convoquée comme mythe structurant les oppositions politiques communales, à côté de la force mobilisatrice qu'aura le combat viticole, dans une commune où siège une imposante cave coopérative de béton, inaugurée l'année même de la mort de Paul Vigné d'Octon, en 1943, et désaffectée aujourd'hui. Cette structure élémentaire de la vie politique n'est en rien originale, ni sur-déterminante. On en trouve l'impact dans la plupart des communes, et cet impact est le plus souvent tempéré par le poids d'autres

² Le « d'Octon » ne renvoie nullement à une particule aristocratique. Comme le rappelle Jean Ruas, médecin de la Marine lui aussi, dans un hommage au célèbre octonais, c'est à l'initiative de Gaëtan Kerivel, le directeur du Figaro Littéraire, qu'on ajouta « d'Octon » à un nom qu'il estimait trop court pour un de ses auteurs. Vigné d'Octon aura en effet publié, outre des articles de presse, plusieurs ouvrages, depuis les pamphlets sur la colonisation jusqu'aux romans d'inspiration régionaliste, en passant par ses souvenirs de parlementaire.

³ Lors d'un entretien, le désormais propriétaire de la maison qui avait appartenu à Paul Vigné d'Octon nous montrait sa récente découverte, dans l'un des greniers : un panneau de bois peint en gris, sur lequel était inscrit en lettres capitales : « Limite du Slip ».

clivages, tels que celui qui oppose des identités confessionnelles ou sociales entre elles, ou encore le poids des comportements durant l'occupation (Borraz 1995). Les lignes de clivage qui résultent de ces diverses oppositions ne se recoupant pas, elles donnent lieu à des modes de régulation proprement politiques, où la croyance d'être dans le bon camp est d'autant plus forte qu'elle est incertaine, vu le nombre de camps superposés. La politisation de la question confessionnelle se donne une première singularité lorsqu'on lit le récit que fait, en passant, Jacques Lacarrière qui, parmi d'autres, traverse le village d'Octon au cours d'une longue diagonale française à pied, dont il tire l'ouvrage initiatique « Chemin faisant », en 1973, devenu un classique de la littérature de voyage. Il y note que l'instituteur communiste et le curé semblent rivaliser d'invention pour dominer l'autre au travers d'une joute qui a pour théâtre le café de la place, et pour cible élèves et ouailles. Il note aussi, et surtout, que cette compétition semble aussi tranchée politiquement que roborative aux acteurs eux-mêmes, qui n'en rateraient une miette pour tout l'or du monde. Un de nos plus anciens interlocuteurs du village se souvient : « L'opposition instituteur-curé n'était pas virulente : Prades et Bertrand, le curé, étaient très complices. À l'occasion du mariage de Micheline avec Roger⁴, le curé avait glissé à Prades qu'il se dissimule derrière le confessionnal pour écouter les péchés de Micheline ! Il ne l'aurait pas fait, mais quelqu'un l'a entendu, et Micheline est allée se confesser à Clermont, et a amené un certificat le lendemain. Avant c'est vrai qu'il y avait des curés réactionnaires, comme on disait. » (Edmond, 75 ans).

Sans perdre de sa capacité de structuration politique, cette lutte gagnera en théâtralité ce qu'elle perdra en vivacité, dans une commune où la propriété foncière, très fragmentée au fil des ans et des familles nombreuses, n'établit pas ces grands écarts de mode de vie entre possédants et prolétaires du sol que l'on peut connaître dans d'autres configurations territoriales. Nous y reviendrons.

L'Union de la gauche

En 1971, fait assez significatif pour une commune d'aussi faible importance démographique, où la pratique du panachage impose une gymnastique très particulière aux édiles et à leurs opposants, c'est une liste d'Union de la Gauche qui l'emporte, avec à sa tête un ancien vice-président de l'UNEF, membre du CERES de Jean-Pierre Chevènement. Derrière lui se rassemblent des élus qui possèdent chacun leur secteur de crédit politique. Le fondateur de la coopérative, ancien candidat, incarne la viticulture. Le retraité de la SNCF, fondateur de l'ACCA⁵, représente les chasseurs. Le forgeron, le menuisier, le livreur de bois et ramasseur de lait pour le roquefort, l'ouvrier agricole et l'agriculteur du hameau de la montagne complètent une palette assez large, mais politiquement explicite, qui rompt avec quelques décennies de municipalités à l'affichage de gauche modérée. L'un des animateurs de ce changement sera un jeune militant, qui donne une tonalité très engagée au mandat, au cours duquel il tient le bar, puis provoque une grève à la coopérative, réclamant une prime à l'occasion de l'énorme récolte de l'année. Ce combat lui aliènera durablement la partie vigneronne du village. Cette entreprise hasardeuse (politiser un village, à ce point) ne va donc pas sans difficulté, même si elle s'inscrit dans une certaine lecture de l'histoire, où la croyance n'est pas un vain mot. Pour enraciner, donc légitimer cette vision contemporaine du vivre ensemble (l'Union de la Gauche) dans un terrain où elle semble particulièrement décalée, le recours à une identité forgée par l'expérience historique fait partie des instruments stratégiques.

Cette vision s'inscrit donc aussi dans un courant plus généralement porteur, avec la vague rose des municipales de 1977. La liste présentée par le maire sortant est encore plus explicitement à gauche. Elle comprend notamment celui qui, lors des élections de 2008, deviendra le maire de la commune. Face à ces listes, les opposants tentent de faire valoir une identité concurrente et plus légitime, autour des « natifs », par exemple. Mais ils échouent. En 1983, les élections municipales se déroulent dans un contexte national très différent, mais la liste octonaise est encore plus marquée à gauche que la précédente. Son crédit politique atteint son apogée, jusqu'à ce que des tiraillements, des difficultés d'ordre personnel aussi, finissent par atteindre le crédit de la liste.

En 1989, c'est une liste orientée à droite mais composée de représentants de différents secteurs de la population octonaise qui l'emporte. On serait tenté de voir dans ce passage à droite, à l'image d'Albert Hirschman⁶, l'avènement d'un nouveau cycle marqué par la défection, succédant à la prise de parole et à la loyauté, plutôt typiques de la gauche. Rien ne serait pourtant plus injuste. L'action publique, à défaut d'être fondée sur une mobilisation collective de tous les instants, prend un essor certain sous les deux mandats successifs. S'ils peuvent apparaître, notamment pour la partie la plus à gauche de la population, comme une sorte de retour à la norme, ou à la morne réalité après une parenthèse enchantée, ces mandats sont aussi le

⁴ Nous avons changé tous les prénoms de nos interlocuteurs lorsqu'ils n'exerçaient pas de charge publique.

⁵ Association Communale de Chasse Agréée.

⁶ Pour peu qu'on sorte du registre du mécontentement, sur lequel Hirschman fondait son tryptique.

théâtre des luttes contre les projets spectaculaires de développement touristique et, comme c'est souvent le cas dans les villages, de dissensions internes à la majorité. Il n'est en effet pas rare que l'un des affidés de la liste gagnante se transforme, l'élection passée, en principal opposant. L'un des citoyens de la commune passe pour être un orfèvre en la matière, l'ayant pratiquée au détriment de quatre maires successifs.

Jack Lang et le roi du patch

Au cours des deux premiers mandats (1971-1983), qui sont aussi ceux qui marquent l'essor de certaines politiques publiques départementales (donc avant même la décentralisation), le village d'Octon devient un lieu reconnu à l'extérieur, un point d'appui aux initiatives – et aux controverses – d'aménagement du territoire. La nouvelle culture théâtrale y programme ses créations. Autour de compagnies telles que le Théâtre de la Rampe, les Tréteaux du Midi, le Théâtre de la Carriera, c'est une génération post-soixante-huitarde où se mêlent une avant-garde brechtienne et la culture occitane qui constitue les registres dominants⁷. En 1982, la visite de Jack Lang, ministre de la Culture, est une étape de plus sur le chemin de la politisation octonaise. Le cortège ministériel et préfectoral se trompe de route, et une partie des villageois se méprend à penser qu'il s'agit du ministre de l'Agriculture. La politique octonaise prend de nouveaux galons. Le ministre énonce un « Octon nous montre la voie » qui ne passe pas pour de la condescendance, mais résonne au contraire comme la sanction d'une entreprise singulière. Le contre-discours de l'artiste Claude Alranq, sur l'occitanisme et les cultures régionales, lui donne un certain sens politique. La visite ministérielle donne un sens nouveau à la politisation octonaise. Elle donne aux habitants une impression que la présence physique du ministre, mais aussi la vision des véhicules officiels, les motos rutilantes des forces de sécurité, et tous les autres objets symboliques du pouvoir rendent extraordinaire.

Don Panoz est un milliardaire américain qui a fait fortune en commercialisant le patch transdermique à diffusion lente de nicotine, dont il détient toujours le brevet mondial. Attiré à la fin des années 1990 dans la zone par un projet de reconversion d'un site de la Cogema (uranium) en circuit automobile (sa première passion), il découvre le site naturel du Salagou, voisin, et projette d'y assouvir sa seconde passion, le golf. Les discours sur la manne financière attendue de telles réalisations, obérées par l'examen d'un montage où Don Panoz socialisait la moindre perte en individualisant le premier bénéficiaire, se sont ensuite et surtout heurtés à une mobilisation transversale d'une grande partie de la population, bientôt rejointe par des parlementaires socialistes. Cette mobilisation a ensuite permis la victoire, lors des élections municipales de 2001, d'un de ses fers de lance, Guilhem Dardé, viticulteur, proche de la Confédération Paysanne et des Verts. Elle n'est pas sans rappeler celle qui avait animé le village, à l'occasion de la victoire de la liste d'Union de la Gauche, lors des élections municipales de 1971. Le projet contre lequel la population s'était braquée autour de son nouveau maire était alors une vaste opération immobilière au nord du bourg, financée par un fonds belge. Elle impliquait une transformation radicale de l'environnement : 200 villas, une artère routière d'accès direct au lac, une ponction très forte sur les ressources hydriques.

Temporalité et spatialité des croyances

Le recours à l'illustration, par des figures historiques, d'une spécificité du rapport à la politique dans le cas d'Octon nous conduit maintenant à préciser la place qu'y occupent les croyances. Nous proposons trois pistes à ce propos : la croyance relie la politique à la mémoire ; la croyance relie la politique à l'espace ; la croyance est actée par des hommes et de lieux.

Le temps

Le premier point est des plus classiques. Ces faits, pris dans leur diversité historique et substantielle, sont véhiculés par les octonais comme autant de marqueurs de leur rapport à la politique. Naturellement, tous n'évoquent pas ces épisodes, qu'ils connaissent plus ou moins bien. Mais ils savent que ces récits existent, qu'ils sont disponibles. Ils s'incarnent dans des objets. L'extrait « pagnolesque » de l'ouvrage de Jacques Lacarrière évoquant la lutte complice entre le curé et l'instituteur communiste est encore choisi par l'un de adjoints, en 2008, comme morceau de mémoire villageoise pour le journal municipal. La lutte contre les projets de Don Panoz, l'apposition d'une plaque à la mémoire de Vigné d'Octon, forgent l'identité d'un village de gauche, en dépit des réserves qu'une analyse froidement électorale conduirait à émettre⁸. Lors de nos

⁷ C'est dans cet ensemble hétérogène d'action socioculturelle, de culture régionaliste et de théâtre engagé que la Direction Régionale des Affaires Culturelles trouve d'ailleurs ses premiers interlocuteurs dans le cadre de la politique de déconcentration du ministère de la Culture (Négrier 2009).

⁸ À titre d'exemple, lors du premier tour de l'élection présidentielle de 2002, la gauche (PS, PC, PRG, Chevènement, Verts, et divers extrême gauche) totalise 121 suffrages, dont 32 aux seuls représentants de l'extrême gauche. La droite (RPR, UDF, DL, Cap 21) en obtient 67, les chasseurs 56, le FN et le MNR 43. On ne peut déduire de ces scores une identité de gauche particulièrement prononcée...

enquêtes, à la question de savoir si Octon était, d'une manière générale, un village de droite ou de gauche, non seulement la réponse était très massivement « à gauche », mais encore cette question ne soulevait que très peu d'incertitude, sauf chez les électeurs très récemment installés dans la commune, et encore pas tous. Il y a donc bien manifestation d'une croyance politique, au sens où il s'agit d'une diffusion collective d'épisodes mémoriels, d'événements vécus, d'objets qui font, mentalement, système. Mais leur signification tient moins dans leur évidence de preuve que dans l'interprétation dominante qui leur est donnée. On peut donc parler d'un premier stade de la croyance : l'entretien d'un rapport symbolique à l'histoire, à distance de la preuve matérielle. Octon est plus à gauche que ne l'indiquent les statistiques électorales. C'est le premier effet de la croyance.

L'espace

Ensuite, celle-ci se soutient d'une comparaison avec les villages voisins qui, eux, héritent d'une histoire distincte (éventuellement opposée, conflictuelle d'ailleurs avec Octon)⁹. À leur sujet, les octonais rencontrés n'ont aucun doute sur leur caractère « de droite ». Au-delà des statistiques électorales, là encore, que bien peu de nos interlocuteurs connaissent, cette distinction politique se rapporte à des marqueurs territoriaux très divers. Pour les uns, c'est l'orientation topographique des villages qui conduit à leur identité politique. Lorsqu'ils regardent vers le nord, ils sont à droite. Lorsqu'ils regardent au sud, comme Octon, ils sont alors à gauche. Pour les autres, c'est la disponibilité de l'eau qui fait la différence. Une socio-économie historique prend alors sa place, et nous indique que là où l'eau est de tous temps disponible, abondante même, alors le conservatisme règne, tandis que la faiblesse de la ressource, notamment parce qu'elle conduit à la construction d'ouvrages à utilisation partagée, à une solidarité vitale, orienterait la citoyenneté vers la gauche. En lien avec cette thèse géopolitique, la relative pauvreté du sol octonais, et donc de ses habitants, auraient conduit la commune à une pratique banalisée de l'accueil de populations extérieures, tandis que le découpage en grandes propriétés opulentes aurait constitué un frein à l'ouverture, ailleurs. Une pauvreté qui l'aurait enfin conduite à dépendre beaucoup plus de l'action publique, celle de la commune d'abord, celle des autres niveaux ensuite.

Le deuxième niveau de croyance est donc celui qui a trait à l'espace, comme spécifique. Comme pour l'événement ou la mémoire, le rapport entre le factuel et politique n'est pas de l'ordre de l'évidence mais de l'interprétation. C'est ici qu'intervient la croyance. Tous ces phénomènes topographiques, géographiques, économiques pourraient être interprétés de façon opposée. On pourrait déduire de la pauvreté historique d'Octon une réticence plus grande à autrui ; de la faible ressource en eau un privatisme exacerbé, et non des pratiques solidaires, qui nous orientent vers la politique et vers la gauche. Autrement dit, la croyance n'est pas cette vision naïve d'un crédit qui serait l'apanage du crédule. Elle est aussi dans les algorithmes plus construits, voire savants, qui relient un comportement à un espace-temps singulier. Ce lien, parce qu'il n'est jamais d'airain ni intangible, suppose d'être actionné.

Des hommes et des lieux

Le troisième niveau de notre analyse des croyances relie les données historiques et spatiales, d'un côté, et leur interprétation de l'autre. C'est ici qu'interviennent les vecteurs de croyance, ceux par lesquels se construisent, puis se perpétuent les identités (les clivages spécifiques), se négocient les valeurs et représentations légitimes. On pourrait croire que ces vecteurs sont ces leaders villageois qui disposent d'une capacité, familiale et éducative, à incarner ces mémoires, le sens de ces lieux. Or si l'on sait combien les réseaux familiaux et le niveau éducatif sont pourvoyeurs de ressources politiques dans les villages ruraux (Faure 1997), il nous semble que leur intervention en la matière (dans traduction des faits en identités, représentations et valeurs) n'est qu'une partie de la réalité. D'autres vecteurs puissants de croyance sont les lieux ou des ensembles de lieux, des objets ou des ensembles d'objets, que des acteurs développant une stratégie plus ou moins consciente d'incarnation et d'identification. À Octon, la place, où se font face un café plutôt traditionnel et un autre plus identifié aux références artistico-écologiques de nouveaux habitants, est un vecteur de croyance à part entière. Elle est un passage obligé pour tout visiteur. L'Église la surplombe et la mairie, un peu plus loin, la clôt tout à fait. Cette place porte, de façon non explicite, mais structurelle, toute la politisation octonaise : un espace public occupé, marqué de plusieurs symboles antagoniques, contraints à la cohabitation entre des populations aux origines multiples quand ils sont nouveaux, aux appartenances familiales et sociales distinctes, lorsqu'ils sont natifs. Alors que les leaders villageois s'échinent à porter une

⁹ L'historien Sylvain Olivier qui révèle que lors de la Révolution Française, à l'occasion de la vente des biens nationaux dans le village plus riche, monarchiste et catholique de Salasc, aucun citoyen de la commune n'avait osé se présenter pour en faire l'acquisition, et que ce furent des gens d'Octon qui se proposèrent, un fait qui se traduisit par une émeute et un mort.

croissance en incarnant une conviction, la place en est le support. Il y a *lieu d'y croire*. Nous y reviendrons en seconde partie.

B. Naples, une métropole suspendue au purgatoire

La seconde enquête s'est déroulée de septembre 2008 à juin 2009 dans la ville de Naples. Le dispositif de recherche mis en place nous a permis de collecter différents types de données en réalisant notamment une série de cinquante entretiens auprès de personnalités politiques locales et en procédant au dépouillement systématique de la presse locale pendant trois mois à l'occasion de la médiatisation d'un scandale politico-financier impliquant la municipalité et un homme d'affaires. Nous avons aussi procédé pendant neuf mois à une démarche d'immersion dans la ville, avec des rencontres, des conférences, des collaborations au sein de l'université et une insertion familiale dans différents réseaux sociaux. A partir de ce matériau composite, nous avons cherché à extraire les données narratives pouvant être classées comme relevant de la foi dans la politique. L'exercice est périlleux dans la mesure où cette collecte n'est pas vraiment compatible avec les grilles de lecture initialement imaginées dans notre protocole de recherche. Ici aussi, les résultats sont présentés sous la forme de rapports d'étonnement afin de souligner que les discours recueillis nous ont souvent pris au dépourvu. Trois résultats sont portés à discussion concernant respectivement le formatage territorial et familial du jugement politique, le poids des représentations liées au passé et la médiatisation des stéréotypes sur le bien commun.

L'autorité paternelle

Notre premier rapport d'étonnement concerne la place centrale de l'image paternelle et de la ville de Naples dans l'évocation des premières émotions politiques de nos interlocuteurs. Les personnes que nous avons rencontrées et interrogées (en moyenne pendant 90 minutes) ont été choisies pour les postes de responsabilités politiques et/ou administratifs qu'elles occupaient à Naples sur quatre niveaux du système politico-administratif (les arrondissements, la ville et la province de Naples, la région de Campanie). La première partie des entretiens était orientée sur les conditions de leur éveil à la politique, avec une série de questions ouvertes sur les souvenirs situés dans l'adolescence. L'objectif de cette séquence était d'identifier les éléments qui ont pu conditionner leur goût et leur attrait pour les causes collectives.

Sans que nous l'ayons anticipé, les récits se sont spontanément et assez systématiquement orientés sur deux explications en particulier : la surdétermination de la socialisation napolitaine et l'omniprésence de l'image paternelle (que ce soit sur le plan symbolique ou autour d'événements particuliers). En effet, les enquêtés ont souvent commenté leurs premières émotions politiques en associant ces deux registres, détaillant d'abord leur puissant sentiment d'attachement dès l'enfance à une collectivité qu'ils qualifiaient toujours d'exceptionnelle, puis soulignant le rôle décisif de leur père dans les premiers engagements politiques. Sur ce second point, nous avons été surpris de voir à quel point leur vision de l'autorité et du pouvoir semblait marquée, presque conditionnée, par cette relation particulière qu'ils avaient tissée avec leur père, que ce soit sur le mode du respect, de l'hommage, du conflit ou de la revanche. Ainsi, l'attrait pour la politique révèle, dans les témoignages, des repères familiaux et territoriaux qui procèdent d'une perception sensible et émotive de l'autorité et de l'identité. Le père et la ville s'apparentent à des marqueurs de l'ordre et du collectif, ils formatent des repères sur les valeurs de la domination et de la communauté, ils symbolisent et cristallisent des motifs apparemment structurants sur l'attrait pour la politique¹⁰.

Profusion de traumatismes

Notre deuxième rapport d'étonnement concerne la profusion des diagnostics des Napolitains reliant tout jugement sur la politique à des traumatismes collectifs anciens, voire ancestraux. Dès que l'on questionne par exemple des individus vivant à Naples sur leur perception de la situation politique de la ville ou de la région, les réponses nous entraînent inexorablement sur l'histoire tumultueuse de la cité, ses invasions, ses déroutes, ses épidémies, ses héros maudits, ses meurtrissures au fil des décennies et des siècles. Des dates et des noms, connus de tous, balisent ce descriptif obligé des fatalités historiques napolitaines : la peste, le Vésuve, l'insurrection d'un héros populaire (Masaniello), la bourgeoisie décapitée en 1800, les invasions, la trahison italienne en 1862, les émeutes de 1943, les tremblements de terre...

¹⁰ Nous discuterons plus loin la part de croissance territorialisée que ces résultats suggèrent dans la mesure où les entretiens menés dans d'autres métropoles ont révélé, malgré des profils sociologiques similaires, des influences politiques initiales fort différentes.

Pour décrypter ces discours, on suivra volontiers l'analyse du romancier Raffaele La Capria lorsqu'il constate que l'universalité de Naples se présente, dans les romans, comme la mise en abyme d'une série d'images que les habitants entretiennent pour contenter les oreilles étrangères (La Capria 2001). Les discours sur la décadence, le désordre et l'impuissance semblent répondre à une *culture de commande* venue de l'extérieur¹¹. Et c'est vrai que la plupart des grands romanciers qui ont abordé la question de la fierté napolitaine ont effacé de leur répertoire les événements héroïques ou exemplaires de la cité (comme l'extraordinaire rayonnement politique, culturel et intellectuel du 17^{ème} siècle par exemple) pour leur préférer une esthétique mélancolique de la résignation (le pauvre peuple de Serao, le baroque esthétisant de Fernandez, le romantisme décadent de Malaparte...).

Ce rapport douloureux à l'histoire collective n'est pas spécifiquement napolitain : pour reprendre la belle formule de Marc Lazar, on trouve jusque dans les cercles savants italiens une forme avancée d'impuissance intellectuelle face au « passé [qui] ne passe pas » (Lazar 2008). Mais le cas napolitain semble mettre en scène un ressort sémantique particulier : en surdimensionnant les souvenirs douloureux du passé traumatique, les habitants de la ville semblent faire bloc sur une représentation collective cohérente (à défaut d'être harmonieuse) qui interdit toute position prospective ou proactive. Le futur de la cité est indicible dès lors que tout le monde s'accorde à reproduire des récits sur le passé qui envahissent et submergent tous les jugements politiques.

Les liaisons dangereuses

Notre troisième rapport d'étonnement enfin concerne la focalisation exacerbée des relais d'information sur les défaillances des institutions publiques locales. En engageant notre recherche sur les politiques publiques à Naples et dans la région de Campanie, nous avons été confronté à une actualité médiatique particulièrement riche en images fortes : la sortie remarquée du film *Gomorra* au festival de Cannes (inspiré du succès de librairie rédigé par le journaliste Roberto Saviano sur la criminalité organisée dans la ville – Saviano 2006), les reportages mondialement diffusés sur la grève du ramassage des ordures dans la ville, le suicide mystérieux d'un ancien assesseur de la commune de Naples puis la médiatisation locale d'une crise politico-judiciaire impliquant la commune avec l'inculpation d'une quinzaine de personnalités (dont un entrepreneur de renom, deux assesseurs et quatre élus)... Assaillis par les diagnostics définitifs (et omniprésents) sur l'incompétence bureaucratique, le clientélisme politique et la criminalité organisée qui règneraient sur la ville, nous avons décidé de n'étudier ces phénomènes qu'à partir de matériaux de première main (entretiens, rapports, compte rendus de procès). Pourtant, la violence symbolique de la dernière crise (« l'affaire Roméo », du nom de l'entrepreneur inculpé) nous a décidé à procéder aussi, pendant trois mois, au recensement systématique des articles la concernant. Dans ce feuilleton politico-judiciaire qui occupera un temps le devant de la scène politique italienne, on constate que les médias locaux se font les puissants relais de quatre énoncés politiques simultanés : l'absence d'éthique des élus locaux, la faillite gestionnaire des élus locaux, la gangrène du clientélisme et la corruption généralisée dans les administrations et dans le monde politique local (Faure 2009).

Le traitement médiatique de l'Affaire Roméo est passionnant à étudier dans la mesure où cette crise a suscité et condensé les prises de position d'une extrême diversité de témoins : intellectuels, syndicalistes, hommes de loi, fonctionnaires, élus, autorités confessionnelles, groupes militants. Pendant de longs mois, on assiste, par presse interposée, à un déluge de positions indignées, de dénonciations exaspérées et de controverses acérées, alors même que les preuves de tentative de corruption sont ténues, que la passation du marché public n'a finalement pas eu lieu, et que le tribunal classera l'affaire, un an plus tard, avec un discret non lieu... *L'affaire Romeo* met en scène deux mondes (l'économie et la politique) qui semblent unis par des *liaisons dangereuses* quasi organiques. Le déroulé du scénario dévoile les mécanismes de théâtralisation sur des rôles écrits à l'avance autour de quelques personnages génériques (le corrupteur, le corrompu, le chevalier blanc, le chef) et de nombreux figurants (victimes, témoins, complices, traîtres). Comme au théâtre, tout se passe comme si la mise en intrigue était plus importante que les faits eux-mêmes. *L'affaire Romeo* n'est quasiment jamais traitée sur sa substance, c'est-à-dire en lien avec les objectifs et les impacts des politiques communales en matière de transports, de logement ou d'emploi.

¹¹ Dans la préface française de *L'harmonie perdue*, Vincent d'Orlando souligne d'ailleurs une étrange particularité littéraire : alors qu'il existe des œuvres fortes centrées sur la singularité des métropoles (Joyce à Dublin, Dickens à Londres, Sue à Paris...) et des héros de romans attachés de façon identitaire à des villes (dans la plupart des grandes villes italiennes notamment), le *paraître napolitain* ne condense dans la littérature qu'une impressionnante suite de stéréotypes et de mythes obscurcissant la compréhension de ce que Raffaele La Capria nomme *l'être napolitain*.

Ainsi, nos rapports d'étonnement napolitains questionnent trois types de récits qui structurent pour partie le jugement politique. Les références aux lieux de l'enfance, à l'autorité paternelle, au passé traumatique et aux défaillances publiques rappellent les *fantômes* de Walter Lippmann lorsque ce dernier montre que le « public » perçoit les problèmes au prisme d'un appareillage cognitif subjectif, limité et situé. Cette perception ne correspond pas à une absence de compétences ou d'engagements des individus, mais elle signifie que l'identification des problèmes publics est en permanence brouillée par le flot contradictoire et souvent antinomique des croyances. A Naples, les individus développent une perception fantomatique du pouvoir légitime, du poids de l'histoire et des représentations du bien commun, au sens où les solutions publiques n'existent pas et où l'idéal public paraît à jamais inatteignable. Les analyses du philosophe napolitain Aldo Masullo sont à cet égard éclairantes lorsque ce dernier convoque la métaphore du purgatoire pour qualifier la cité, immobile dans la contemplation du passé, en attente perpétuelle de quelqu'un ou de quelque événement (Masullo 2009). Tour à tour *déraillée, suspendue, désillusionnée, poreuse*, la ville de Naples est sortie de l'histoire à force de refuser tout récit positif sur son passé et sur son devenir, et malgré l'intensité de ses passions politiques.

L'empreinte de l'enfance napolitaine et de l'autorité paternelle, le sentiment d'un passé traumatique et les lieux communs sur la corruption et l'incompétence endémiques sont trois marqueurs identifiés au cours de l'enquête que nous pouvons considérer comme des croyances tenaces enfermant la ville dans ce que les romanciers ont parfois décrit comme d'insondables « mystères » (Rea 1995, Fernandez 1974). Sans doute les brillantes introspections menées sur la fête et la violence (Sfez 1990) et les tentatives de démythifications proposées dans une optique pluridisciplinaire (Vallat Marin Biondi 1998) ouvrent-elles la voie, à partir du cas napolitain, d'une sociologie des passions et des stéréotypes qui nourrissent le jugement politique.

2. La mise en ordre territorial des émotions politiques

La croyance est-elle un élément tranchant avec l'incertitude, et donc une forme de compensation fonctionnelle ou est-elle au contraire un ingrédient de la certitude, accompagnant d'autres racines de convictions acquises (et non incertaines), mais révisables ? Quel statut donner à la croyance dans un approche localisée du politique, si l'on admet qu'elle n'est pas nulle, contrairement à ce qui peu se déduire de certains auteurs ? Un premier temps sera consacré à la nécessaire intégration de la croyance dans une vision élargie de l'espace politique à partir d'une discussion entre les conceptions opposées de Giddens et Lefebvre. Un second temps questionnera l'utilité d'une grille analytique attentive aux énoncés passionnels reliant les hommes et les lieux.

A. Croyance et localité du politique

« *L'être du lieu*, notre tout, se forge à partir de rien, grâce à un acte de foi, qui est comme un rêve que l'on a tant vécu, et si simplement, qu'il en est comme incarné ... » - Yves Bonnefoy, *L'arrière-pays*, Skira 1972, p.154

Cette citation du poète Yves Bonnefoy nous met en garde. La foi (ou la croyance d'être du lieu, ici) est d'autant plus difficile à objectiver qu'elle est de l'ordre du rêve répété. Pierre Bourdieu ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque cette *illusio* dont l'efficacité n'est jamais aussi grande que lorsqu'elle est parvenue (à force) à se donner l'apparence de la naturalité. Nous voudrions, dans cette partie, mettre nos terrains au service d'une discussion sur la place de la croyance politique dans son rapport au lieu. En effet, la manière dont cette question a été traitée ouvre sur une hypothèse de variation d'intensité de croyance en fonction des échelles de la vie sociale. La seconde thèse serait, au contraire, que la croyance participe de toute échelle de la vie sociale et politique, mais devrait être considérée comme un élément d'une vérité plus globale. Nous postulons donc l'imbrication de la croyance et de la matière dans une structure élémentaire de la politique locale.

La croyance ne sert à rien, c'est pour cela qu'elle est fondamentale

Une théorie de la croyance, que l'on trouve chez Giddens notamment, part d'une distinction entre deux modes d'intégration collective. Le premier serait l'intégration systémique, qui nous insère dans un monde incertain, et qui supposerait une dose importance de croyance, de foi, puisque l'univers auquel nous serions convié est hors de notre maîtrise physique et mentale. Ce sont les interrogations que Giddens porte par exemple sur le fait de savoir par quelle magie des millions d'individus tiennent pour vraisemblables et légitimes

des dispositifs technologiques dont ils ignorent tout (Giddens 1994). L'intégration systémique fonctionne sur la base d'une croyance équipée de multiples instruments d'échanges, de gages symboliques, de savoirs-faire experts qui poussent les individus à faire confiance au système sans en connaître les mécanismes intimes. En revanche, l'intégration sociale, qui repose sur la proximité, ne supposerait pas un tel déploiement de croyance, puisqu'elle nous insère dans un monde connu, maîtrisé physiquement et mentalement par de multiples réseaux d'interaction familiaux, professionnels, de voisinage, etc. Voici donc une vision assez fonctionnaliste de la croyance et relationnelle du pouvoir qui est proposée. Elle nous donne du pouvoir local (fondé sur la proximité, donc sur des relations d'influence tangibles) une vision assez proche des classiques de la sociologie des organisations (Friedberg 1993) à laquelle on a, depuis longtemps, opposé une théorie de l'incarnation du pouvoir : pour qu'un élu local ait du pouvoir, il ne suffit pas qu'il ait de l'influence, il faut encore qu'il incarne, que l'on croie en lui, dans un rapport aux électeurs qui n'est ni seulement descendant ni uniquement utilitariste et relationnel. Il y entre de l'affect, de la mémoire familiale, des raisons en partie mystérieuses, ambiguës, évolutives (Moreux 2008).

La proposition de Giddens de travailler sur le rôle de la croyance dans la construction de la confiance dans une société moderne ne convainc que dans sa lecture de l'intégration systémique. Dans ce qu'il appelle l'intégration sociale, et qui nous intéresse davantage, postuler que la croyance n'est pas nécessaire fait l'impasse sur les constructions, intrigues et luttes symboliques qui constituent le politique au cœur de cette intégration. À Octon comme à Naples, le fait d'être dans un cadre localisé, éventuellement formé d'éléments « pré-modernes » (importance de l'agriculture dans la vie locale ; maintien de populations pauvres dans le centre historique) ne permet pour autant aucune lecture « immédiate » des interactions sociales et politiques. Bien au contraire, nous avons montré dans les deux cas ce que l'évocation de traumatismes ou d'événements anciens, ou encore l'importance accordée à certains lieux pouvaient avoir de crucial dans la construction et l'entretien d'une croyance singulière à la politique. Nous avons aussi montré que ces « sociétés locales » étaient d'autant plus enclines à fonctionner aussi à la croyance que leur caractère « local » était en partie déréalisé. Chacun des élus et électeurs pris dans cet espace local le regarde de plusieurs façons, alimentées par des récits, des symboles, des rappels à l'histoire. Ainsi d'ailleurs que l'indique Giddens, les phénomènes de re-localisation qui sont typiques de la modernité ne consistent nullement à un retour aux formes archaïques et closes de vie communautaire, précisément parce que, à l'instar de Norbert Élias, un territoire local, comme configuration, est le fruit de cette diversité d'échelles, de processus et de représentations. C'est justement pour cette raison (pour la douce raison de la modernité locale) que la croyance a toute sa place dans une lecture localisée du politique.

La croyance re-localisée

Mais comment définir une telle place, dès lors qu'elle existe ? Avec ce premier développement, nous pouvons affirmer qu'elle n'est pas – en tous cas pas essentiellement – de l'ordre de l'utilité, de la fonction. L'autre acquis de cette partie est, en creux, que la croyance, rapportée à un espace, ne se soutient pas elle-même. La tentative constructiviste de considérer que, finalement, la croyance est telle qu'elle a fini par envahir le réel et s'y substituer, pêche par le défaut exactement inverse du précédent. Au fond, on retrouve sur cette question les interrogations qui portent sur la notion de paysage, où s'oppose une vision constructiviste et nominaliste qui voudrait que le pays ne se transforme en paysage que par le seul regard de l'artiste (Roger 1997), et une vision plus politique des enjeux de perception (Stoll et Juillerat 2006), où la représentation se combine avec d'autres logiques sociales, comme les échanges et luttes des hommes (Lefort 1951). Notre point de vue est que la croyance, comme mode d'analyse du lieu du politique, mérite d'être combinée avec les autres dimensions de l'espace. En cela, nous nous rapprochons des travaux de Henri Lefebvre (1974), qui consistent à traiter ensemble, et non séparément, l'espace mental, l'espace physique et l'espace social. Une analyse des croyances, ou de la croyance singulière au politique dans tel ou tel espace concret, doit nécessairement prendre en compte à la fois la vision savante, et la vision pratique, vécue, de l'espace en question. C'est pourquoi nos analyses combinées des cas d'Octon et de Naples annoncent une analyse plus englobante, afin d'y rechercher non pas pour elles mêmes des traces de croyance, des récits plus ou moins bien articulés, mais d'y détecter ce que la croyance a à dire dans et sur l'espace où elle se tient.

Il n'est pas indifférent, dans cette perspective que, chacun à leur échelle, ces deux territoires participent de la production d'autant de représentations plus ou moins savantes ou artistiques. C'est leur spécificité, qu'elles ne partagent pas nécessairement avec leurs voisines ou équivalentes démographiques ou politiques, en Italie ou dans le canton de Lunas. C'est, pourrait-on dire aussi, leur « culture », pour autant que l'on associât la « culture » non seulement à des traits idéels, historico-artistique, par exemple, mais aussi à des considérations structurelles propres, comme le niveau de richesse, la position physique, la structure bâtie, etc.

Les notes de Jacques Lacarrière à Octon sont l'équivalent symbolique des travaux de Dominique Fernandez à Naples. Ce ne sont pas des lectures extérieures de la réalité municipale. Elles font au contraire partie des croyances constitutives du lieu.

Pour suivre tout à fait Henri Lefebvre, il faudrait alors imaginer une méthode qui nous permette de mettre en relation dans chaque contexte les connexions qui existent entre espaces mental, physique et social, de façon à montrer que les croyances participent non pas de la naturalisation des lieux, mais au contraire de leur mise en mouvement, en intrigue. Montrer que tel mode de croyance appartient à tel type de société locale (sur un même espace), se projette dans tel vecteur physique, nous permettrait de dépasser l'analyse de la simple diversité des croyances simultanément présentes sur un espace, pour lui substituer l'analyse des rapports de force, évolutifs, entre régimes (un ensemble constitué de comportements, de croyances, d'éléments physiques et sociaux) localisés. La croyance n'est donc ni le ventriloque de la fausse conscience, ni le substitut de l'ignorance, ni l'arme des seuls dominants. C'est un registre mental articulé à l'action, tout autant qu'un mode d'analyse du pouvoir.

B. Les énoncés de la passion

Dès lors que l'on cherche à qualifier ce registre mental qui imbrique la croyance et la matière dans la politique locale, il paraît indispensable d'approfondir les ressorts cognitifs en présence, et notamment comprendre comment la politique se loge dans les activités discursives, comment les énoncés construisent les références au pouvoir. Le politiste Philippe Zittoun ouvre la voie analytique de cette fabrique discursive en rappelant la formule de Michel Foucault sur la violence des mots (« une violence que nous faisons aux choses ») et en postulant que tout discours est une mise à l'épreuve de force pour le pouvoir. Les mots se situent en effet au cœur de l'activité politique au motif qu'ils ont pour fonction de « maintenir un ordre face à une réalité toujours désordonnée, discontinue et insaisissable » (Zittoun 2011). Or nos enquêtes octonaise et napolitaine donnent à voir des figures de discours très spectaculaires. Dans les témoignages recueillis, les croyances sur la politique sont mises en récit au sens théâtral du terme : elles visent à raconter, sur un mode souvent sensible et intimiste, les conditions de la cohésion sociale et de l'identité politique. En procédant à une lecture comparée, il semble possible d'identifier des lignes narratives (Hajer 2006) qui participent de ce travail de mise en ordre sur deux registres en particulier : la référence à des événements historiques traumatiques pour décrypter les enjeux présents d'une part, l'influences de filiations et de lieux communs pour qualifier l'action publique d'autre part. Ces deux figures rhétoriques nous renseignent sur les énoncés de la passion qui localisent la vision politique du monde de nos interlocuteurs.

Les effrois qui forgent la foi

Premier constat : à Octon comme à Naples, la politique locale est perçue au filtre grossissant du récit des événements traumatiques qui marquent l'histoire conflictuelle et singulière des deux territoires.

La conflictualité politique est inscrite dans les mémoires, elle est affichée, revendiquée et commentée. Dans le village français, elle prend une tournure interne (le clivage entre deux camps) et externe (la différence avec les communes voisines). Les récits s'alimentent d'événements fondateurs basés sur des affrontements héroïques (l'école et la laïcité, la résistance pendant l'occupation, l'Union de la gauche, la résistance à l'industrialisation du tourisme). Dans la métropole italienne, les conflits du passé sont présentés sur le mode de la défaite, presque de la déroute : le héros populaire qui se saborde en 1647, la bourgeoisie décapitée en 1800, le désastre de l'unification italienne en 1862, la débâcle des émeutes en 1943, les combats perdus liés à la progressive désindustrialisation de la région.

La singularité politique est exprimée en référence à un environnement géographique et culturel : Octon cultive la mémoire d'un maire emblématique (père du naturisme), d'une génétique radicale, de traditions viticoles et d'une sensibilité avant-gardiste pour les arts et la culture; Naples entretient la mémoire d'une ville sous la menace du Vésuve et malmenée par les catastrophes naturelles, humiliée par les envahisseurs au fil des siècles, humiliée par Rome en 1862 et par les Américains pendant la seconde guerre mondiale, enfermée dans une esthétique mélancolique du sous-développement et de la résignation.

Dans les deux cas, la puissance du récit repose sur la combinaison de ressorts douloureux et héroïques, ressorts qui suggèrent que l'identité politique locale est plus tragique et éprouvante que belliqueuse et victorieuse. Au fil des témoignages, on a ainsi le sentiment que ce sont les effrois qui forgent la foi : les événements du passé sont utilisés sur un mode passionnel qui permet de relier la collectivité à des questionnements existentiels sur la peur et sur la mort. Comme dans la religion, la croyance est là pour rappeler une trajectoire historique de résistance et de souffrance. Les habitants d'Octon et de Naples résistent,

depuis longtemps, dans un environnement hostile et menaçant, et c'est la construction symbolique de cette résistance qui donne le sens communautaire de leur existence. Le rappel des événements traumatiques permet de représenter un destin commun à la manière des mythes et des rites : il alimente la mémoire collective de repères forts, il trace et entretient un sentier de dépendance entre les habitants et la société locale. Mais à la différence des travaux socio-historiques sur la résilience et la reproduction d'une *path dependency* (Pierson 2000), ces *sentiers* semblent plus territoriaux et imaginaires qu'institutionnels et rationnels. Les cartes mentales des habitants sont ici moins attachées aux valeurs des institutions (que ce soit l'église, l'Etat, la commune, la coopérative viticole, le port ou l'industrie automobile) qu'aux traumatismes collectifs vécus sur le temps long dans chaque configuration territoriale¹².

On retrouve bien l'esthétique de ce rapport exacerbé à la spiritualité, à l'espace et à la temporalité dans le film *Des hommes et des dieux* primé au Festival de Cannes en 2010 (Beauvois 2010). Dans leur monastère isolé du monde mais en prise directe avec la guerre civile, les moines contemplatifs résistent aux menaces extérieures par l'abnégation et par l'offrande, voire par le sacrifice. La passion chrétienne et l'ancrage dans un lieu constituent les ciments entremêlés de cette résistance. A Octon comme à Naples, on a souvent l'impression que c'est l'identité territoriale, dans toute son épaisseur et sa complexité socio-historiques, qui cristallise les représentations premières de la politique.

Le cas napolitain offre à cet égard un terrain d'illustration privilégié tant la question des croyances est omniprésente sur la scène politique locale. Ainsi en est-il de l'histoire tragique d'Antonio Bassolino, héraut de *l'âge d'or* de la ville dans les années 90 et qui fut parfois qualifié de *Saint-Antoine* de la cité dans les premières années de son mandat de maire. Tour à tour adulé puis détesté, ce personnage condense, dans son itinéraire, bien des ingrédients du *mystère napolitain*. Même si l'on raconte volontiers que l'homme est devenu célèbre et respecté grâce au vent de réforme qu'il a su faire souffler au cœur de l'administration communale, les travaux les plus convaincants montrent surtout la place surdimensionnée des symboles culturels mobilisés par le maire dans les réseaux sociaux et auprès des médias pour diffuser l'image d'une ville à la reconquête de son destin (Mattina Allum 2000). C'est le même homme, devenu ministre puis président de la Région Campanie, qui subira par la suite une série d'échecs retentissants dans sa tentative d'engager des politiques publiques ambitieuses dans les domaines du développement, de l'action sociale et de la protection de l'environnement. Dans cette descente aux enfers, les Napolitains ont surtout reproché au leader d'avoir perverti sa mission initiale d'incarnation de l'identité napolitaine en prenant des responsabilités ministérielles puis en se saisissant des leviers stratégiques de l'action publique régionale. Antonio Bassolino (comme celle qui lui succèdera, Rosa Iervolino) était au départ de sa carrière politique une « figure » de la scène politique napolitaine qui alimentait une ferveur comparable à celle du plus haut dignitaire de l'Eglise à Naples (le Cardinal Sepe). *Sant Antonio* n'est resté réellement légitime et respecté que tant qu'il a limité son engagement à incarner des valeurs. A l'instar des chefs dans les sociétés amazoniennes décrites par Pierre Clastres, sa domination politique était rattachée et s'arrêtait au pouvoir symbolique des mots que le leader maniait (avec talent, charisme et compétence) pour raconter les valeurs de la communauté, non pour impulser des priorités collectives (Clastres 1974).

Les filiations et les lieux communs du bien commun

Second constat : à Octon comme à Naples, les engagements dans la vie publique, l'entrée en politique et les jugements sur l'action publique sont tributaires de représentations qui combinent des influences personnalisées et des stéréotypes sur le bien commun.

Nous avons vu que l'étude du processus de politisation à Octon révélait une polarisation sur quatre indices : un maire emblématique dans la première moitié du 20^{ème} siècle, l'opposition théâtralisée entre deux camps après guerre, la radicalisation partisane à partir de 1971, enfin les conflits à haute densité symbolique pour la mise en œuvre de politiques publiques dans les champs de la culture et du tourisme à partir des années 1980. Dans cette construction d'un espace-temps singulier, il nous est apparu que trois éléments politiques ressortaient qui ne trouvaient pas d'explication évidente dans une analyse sociopolitique classique : l'ancrage partisan très à gauche des habitants, la conception solidaire de la gestion de l'eau dans la commune, enfin l'intense circulation des idées sur la place du village. Le point commun entre ces trois éléments concerne leur rôle dans la définition du bien commun. Chacun de ces effets de croyance produit du sens et pèse sur l'action publique et la vie politique octonaises : le positionnement très à gauche facilite la mise en œuvre d'une programmation culturelle avant-gardiste; la philosophie solidaire condamne l'esprit entrepreneurial des grands

¹² Dans notre esprit, *traumatisme* renvoie à un événement ou à une suite d'événements marquants, dont la mémoire se transmet comme fondant une identité singulière. Le traumatisme peut être affecté d'une connotation négative, ou positive. Dans le cas de Naples, c'est la première qui l'emporte. Dans celui d'Octon, c'est la seconde.

projets immobilier (1971) et touristique (1998); les deux cafés de la place entretiennent la légende d'un clivage politique structurant (les anciens et les modernes) tout en matérialisant un espace d'ouverture et de production identitaire (l'exemplarité octonaise). Certaines personnalités jouent un rôle décisif pour catalyser les croyances en orientations collectives (Paul Vigné d'Octon, l'instituteur, le curé, Jack Lang), certains lieux communs s'imposent comme des priorités de développement local (l'eau rare, la coopérative nourricière, la culture occitane, la protection de l'environnement).

Sur le cas napolitain, nous avons pointé dans la première partie plusieurs phénomènes politiques que les théories classiques en science politique peinent à éclairer. On pense notamment au vent dominant des travaux néo-institutionnalistes qui appréhendent l'action publique comme une combinatoire entre les intérêts, les institutions et les idées (Hall Taylor 1997). L'enquête nous a entraîné sur la piste d'un quatrième « i », le « vaisseau fantôme »¹³ des identités « qui singularisent et qui amalgament » (Martin 1996). Dans les témoignages, la question identitaire est mobilisée symétriquement dans les jugements de confiance et de défiance vis à vis de la politique. La confiance est repérable dans ses expressions territoriales et familiales : les premières émotions politiques et les premiers engagements publics sont mis en récit sous la double influence de l'autorité incarnée par la figure paternelle et d'un attachement viscéral à la ville dès l'enfance. La défiance se décline essentiellement autour des *liaisons dangereuses* qui aimantent les mondes de l'économie et de la politique. Ici aussi, la théâtralisation des rôles, telle que nous avons pu l'étudier lors de la médiatisation de *l'Affaire Romeo*, suggère que les Napolitains entretiennent une conception du pouvoir légitime alimenté de puissants stéréotypes sur l'incompétence bureaucratique, le clientélisme politique et la criminalité organisée. L'image biblique proposée par le philosophe Aldo Masullo (une ville suspendue au purgatoire) signifie que la ville est prisonnière des lieux communs qu'elle a construit au fil du temps pour appréhender la régulation collective.

Récapitulons : les deux enquêtes permettent de faire l'hypothèse que les croyances nourrissent les représentations politiques de perceptions passionnelles sur l'histoire collective et sur le bien commun local. L'entrée par le temps long nous montre comment les effrois forgent la foi : les récits politiques évoquent les événements traumatiques pour raconter, à la manière des mythes, les ressorts douloureux et héroïques de l'identité politique locale. Un sentier de dépendance territoriale se creuse progressivement qui enserre les Octonais et les Napolitains dans la mise en intrigue de ces traumatismes. L'entrée par les récits suggère que les croyances politiques localisées s'invitent dans la définition du bien commun à deux niveaux : elles influencent la relation que les individus construisent à l'autorité et à l'ordre (la solidarité et l'ouverture à Octon, l'image paternelle et la dévotion à Naples), elles cristallisent les jugements autour de certains lieux communs de l'action publique (le rejet des grands projets de développement et le rôle régulateur assigné aux rencontres sur la place du village à Octon, la dénonciation radicale des liaisons dangereuses entre l'économie et la politique à Naples). Sur chacun de ces niveaux, l'examen des croyances enrichit notre manière d'aborder la politique, sans pour autant que nous accordions aux croyances en question une capacité absolue de prescription des comportements. Les prendre au sérieux, c'est aussi en relativiser la force, la permanence. La croyance renvoie à une pluralité de modalités, de formes, d'intensités. Il est donc difficile d'y voir un concept analytique unique, stable et relativement autonome, qui serait tiré vers « l'univocité requise par la logique des sciences » (Favret-Saada 2011). Ces différences de forme et de substance des croyances doivent au contraire nous permettre d'envisager leurs relations à d'autres catégories d'entendement du politique, du côté des sociologues, des ethnologues et des économistes, par exemple.

Conclusion. Penser la politique à crédit

Au sens étymologique du terme, le crédit évoque la confiance accordée à autrui. Dans *Mort à crédit*, le personnage savant nommé Courtial tient des conférences sur l'économie sans usure, l'élevage des poules au foyer, le langage des herbes, le navire flexible, le café-crème comprimé, l'orientation tellurique et la mémoire des hirondelles, le surmenage des billes, la photographie sidérale, les pigeons doubles et la culture radio-tellurique. Louis-Ferdinand Céline moque ainsi l'esprit scientifique et le modernisme fondé sur le rationalisme depuis les Lumières, prêtant à son anti-héros une croyance aveugle dans la science tandis que se dessinent les soubresauts du fascisme et du communisme qui ébranleront cette conception du monde. Notre double

¹³ Pour reprendre une belle expression de Claude Lévi Strauss citée par Denis-Constant Martin (2010).

incursion dans la localisation des croyances et dans les énoncés de la passion nous incite à conclure sur les défis qu'il y a à analyser la *politique à crédit* sur ses versants à la fois esthétiques et politiques.

Les croyances localisées que nous avons identifiées à Naples et à Octon s'affichent au gré des récits parfois littéraires que nos interlocuteurs ont construits pour qualifier leur appréhension des enjeux politiques locaux. Ces témoignages permettent d'entrevoir des résultats qui pourraient être comparés à ceux que Robert Putnam a présenté sur la *culture civique* dans son étude comparée sur la performance institutionnelle des régions en Italie (Putnam 1993). A un détail près - qui n'est pas mince - : tout le corpus méthodologique du sociologue américain reposait sur le recueil de données quantitatives. Or notre acception des croyances politiques échappe totalement à cette argumentation par la preuve chiffrée. On pourrait dire, en reprenant librement les intuitions de Roland Barthes, que les croyances sont à la fois des mythes et des photographies (Barthes 1957, 1980) : elles constituent les signes d'une idéologie bourgeoise (la défense du bien commun) qui propage une certaine image du monde; elles sont appréhendées après développement dans la chambre claire (le temps long) sous le triple registre du plaisir, de l'émotion et de l'enchantement. Dans cette perspective, leur analyse suppose d'élaborer des protocoles de recherche appuyés à la fois sur la sémiologie politique et sur les *cultural studies*, c'est-à-dire d'adopter une démarche qui prenne toute la mesure de l'intensité culturelle, esthétique et passionnelle des formes discursives de la domination politique. En science politique, des travaux ciblés sont engagés sur les « phénomènes d'intertextualité » (Bayart 1985), sur les récits de politiques publiques (Edelman 1964, Radaelli 2000), sur les mises en scène juridiques (Caillousse 2009), sur les mots du politique (Bacot 2010) ou encore sur les passions politiques (Braud 2007). Mais force est de constater que la discipline, en restant campée sur le dévoilement de l'opposition entre les discours et les pratiques, donne peu d'informations sur l'énigme des transactions culturelles et des interactions symboliques qui impactent les formes de l'action publique et de la vie politique.

A cet égard, on suivra volontiers les perspectives hybrides en socio-anthropologie et en socio-histoire du politique que Daniel Cefaï a tracées dans une réflexion collective sur les cultures politiques (Cefaï 2001). La démarche, qui revendique de tenir simultanément à distance le rationalisme-artificialisme et le culturalisme-organicisme, insiste sur les travaux empiriques qui étudient les cultures « depuis leur ancrage dans des mondes circonscrits (...) au ras du sol ». C'est tout le débat ouvert, par les anthropologues dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle, sur ce qu'il est convenu de nommer la modernité en politique, avec notamment la discussion sur la dichotomie entre les sociétés sans et avec Etat (Abensour 2004)¹⁴. N'oublions pas, pour reprendre une formule de Marc Abélès, que la science politique, comme l'anthropologie et la philosophie, ont bâti leurs fondations intellectuelles de la représentation politique « sous le charme de l'Etat » (Abélès 1990).

L'autre piste consiste à appréhender la place des croyances dans une conception plus globale du politique. On aura défendu, dans ce papier, l'idée que les croyances doivent être prises au sérieux pour comprendre le rapport au politique dans ses lieux et dans ses passions. Cette trame analytique suggère de tester des passerelles interdisciplinaires, y compris dans une perspective méthodologique. On pense notamment aux travaux des géographes qui revendiquent une théorie de la construction spatiale de l'espace humain en articulant les principes de réalité et les régimes de visibilité (Lussault 2007). On pense aussi aux anthropologues politiques lorsque ces derniers empruntent des chemins littéraires pour décrypter les processus de désordre et de pacification, assumant l'exotisme et la part de mystère des objets qu'ils étudient (Schemeil 2006). Les processus de mise en ordre que les croyances révèlent dans d'autres lectures du pouvoir ne signifient pas qu'il faut réhabiliter l'opposition entre l'illusion et la réalité. Ils nous incitent au contraire à distinguer croyances et matérialités du politique, c'est à dire à rendre possible l'étude de leurs diverses interactions.

¹⁴ On trouve trace des controverses assez intenses qui marquent ce débat jusque dans les colonnes de la *Revue Française de Science Politique* (Cf le n° 1 volume 27 de 1977 et les deux articles opposant Pierre Clastres à Pierre Birnbaum).

Bibliographie

- Abélès Marc, 1986, « Le degré zéro de la politique. Réseaux de pouvoir et espace intercommunal dans le canton de Quarré-les-tombes, *Études rurales*, n° 101-102, p. 231-269
- Abélès Marc, 1990, *Anthropologie de l'Etat*, Armand Colin, 184 p.
- Abensour Miguel, 1987, *L'esprit des lois sauvages. Pierre Clastres ou une nouvelle anthropologie politique*, Paris, Seuil
- Barone Sylvain, Troupel Aurélie, 2008, « Les usages d'un mode de scrutin particulier. Les élections municipales dans les très petites communes », *Pôle Sud*, n° 29, p. 95-109
- Barone Sylvain, Troupel Aurélie (dir), 2010, *Battre la campagne. Élection et pouvoir municipal en milieu rural*, Paris, L'Harmattan (Logiques Politiques)
- Barthes Roland, 1980, *La Chambre claire : Note sur la photographie*, Paris, Gallimard Seuil, 192 p.
- Bayart Jean-François, 1985, « L'énonciation du politique », *Revue Française de Science Politique*, vol. 35 n° 3, p. 349-373
- Beauvois Xavier, 2010, *Des hommes et des Dieux*, Paris, 140 mn
- Becquart-Leclercq Jeanine, 1976, *Paradoxes du pouvoir local*, Paris, Presses de la FNSP
- Borraz Olivier, 1995, *Le gouvernement des villes. Une analyse comparée dans deux villes suisses et deux villes françaises*, Thèse de science politique, Paris : CSO
- Bourdieu Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, Liber
- Braud Philippe, 2007, *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, Armand Colin, 366 p.
- Bacot Paul (dir), 2010, *Trente ans d'étude des langages du politique (1980-2010)*, Paris, ENS Editions, 228 p.
- Brunschwig Henri, 1974, « Vigné d'Octon et l'anticolonialisme sous la Troisième République », *Cahier d'Études Africaines*, XVI (2) 54, p. 265-298
- Caillosse Jacques, 2009, *Les « mises en scène » juridiques de la décentralisation*, Paris, LGDJ, n° 52, 250 p.
- Cefaï Daniel (dir), 2001, *Cultures Politiques*, Presse Universitaires de France, Paris, 524 p.
- Céline Louis-Ferdinand, 1936, *Mort à crédit*, Paris, Denoël
- Clastres Pierre, 1974, *La société contre l'Etat*, Editions de Minuit, 148 p.
- Déloye Yves, 1993, « L'élection au village. Le geste électoral à l'occasion des scrutins cantonaux et régionaux de mars 1992 », *Revue Française de Science Politique*, Vol. 43 n° 1, p. 83-106
- Edelman Murray, 1964, *The Symbolic Use of Politics*, University of Illinois Press, 210 p.
- Faure Alain, 1994, *Le village et la politique. Essai sur les maires ruraux en action*, Paris, L'Harmattan, *Logiques Politiques*
- Faure, Alain, 1997, « Les apprentissages du métier d'élu local. La tribu, le système et les arènes », *Pôle Sud*, n°7, p.72-79
- Faure Alain, 17-19 septembre 2009, « La société contre les politiques publiques ?, Le cas de Naples, théâtre paradoxal du désenchantement politique », *XXIII Convegno SISP (Società Italiana di Scienza Politica)*, Roma
- Favret-Saada, Jeanne, 2001, « La sorcellerie bocaine et les universaux de l'interaction sociale », communication au colloque annuel de l'Association Française de Sciences Sociales des religions, *Croire en actes : distance, intensité ou excès ?*, 8 février 2011, dactylo. 11 p.
- Fernandez Dominique, 1974, *Porporino ou les mystères de Naples*, Grasset, 394 p.
- Foucault Michel, 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 404 p.
- Friedberg Ehrard, 1993, *Le pouvoir et la règle*, Paris, Seuil
- Giddens Anthony, 1994, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan
- Grafmeyer Yves, Joseph Isaac, 1979, *L'Ecole de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Ed. de l'Aube, collection champ urbain
- Hajer Maarten, 2006, « Ordering through discourse », in Moran M, Rein M, Goodin RE, *The Oxford Handbook of public Policy*, Oxford University Press, p. 251-268
- Hall Peter, Taylor Rosemary, 1997, « La science politique et les trois néo-institutionalismes », *Revue Française de Science Politique*, vol. 47 n° 3-4, p. 469-496
- Hirschman Albert. O., 1970, *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*, Harvard University Press

- Jadot Anne, 2010, « Les électeurs ruraux et le lien représentatif. Approche compréhensive de la (dé)valorisation et de la (dé)politisation des élections locales », in Barone Sylvain, Troupel Aurélie, 2010 (dir), *Battre la campagne. Élection et pouvoir municipal en milieu rural*, Paris, L'Harmattan, *Logiques Politiques*, p.75-114
- Kesselman Mark, 1972, *Le consensus ambigu. Étude sur le gouvernement local*, Grenoble, Cujas – Cahiers de l'IEP
- La Capria Raffaella, 2001, *L'harmonie perdue. Fantaisie sur l'histoire de Naples*, Ed. L'Inventaire, 267 p.
- Lacarrière Jacques, 1973, *Chemin faisant*, Paris, Livre de poche
- Landmann Todd, 2000, *Issues and Methods in Comparative Politics*, London : Routledge
- Latour Bruno, Lippmann Walter, 2008, *Le public fantôme*, Paris, Demopolis, 190 p.
- Lazar Marc (dir.), octobre-décembre 2008, « Italie : la présence du passé », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, n°100, p.3-208
- Lefèbvre Henri, 1974, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos
- Lefort, C., 1951, : "L'échange et la lutte entre les hommes", *Les Temps Modernes*, n°64, pp. 1400-1418.
- Lussault Michel, 2007, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 366 p.
- Marmont Thibault, 2010, « Devenir amateur en politique. Les ressources politiques des élus ruraux, in Barone Sylvain, Troupel Aurélie, 2010 (dir), *Battre la campagne. Élection et pouvoir municipal en milieu rural*, Paris, L'Harmattan, *Logiques Politiques*, p. 115-140
- Martin Denis-Constant, 1994, « Identités et politique. Récit, mythe et idéologie », in Martin Denis-Constant (éd.), *Cartes d'Identité, Comment dit-on « nous » en politique?*, Paris, Presses de la FNSP, p. 13-38
- Martin Denis-Constant, 2010, *L'identité en jeux : pouvoirs, identifications, Mobilisations*, Paris, Karthala, Coll. Recherches Internationales, 464 p.
- Masullo Aldo (interview per Scamardella Claudio), 2008, *Napoli siccome immobile*, Ed. Guida, 257 p.
- Mattina Cesare, Allum Felia, novembre 2000, « La personnalisation du gouvernement municipal en Italie. L'expérience du maire de Naples », *Pole Sud*, n° 13
- Moreux Colette, 2008, *Être maire en Béarn. Du seigneur à l'entrepreneur*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail (Socio-Logiques)
- Négrier, Emmanuel, 2005, « L'analyse comparée des politiques publiques. Méthodes et principes vécus. », *Revue Internationale de Politique Comparée*, vol. 12, n°4, pp.503-524
- Négrier Emmanuel, 2009, « Des zoulous aux bons élèves. 35 ans de partenariat entre le ministère de la Culture et le conseil général dans l'Hérault », *Culture and Local Governance*, vol. 2, n°2, p. 8-28
- Putnam Robert D., 1993, *Making Democracy Work : Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton, Princeton University Press, 258 p.
- Pierson Paul, 2000, « Increasing Returns, Path Dependence, and the Study of Politics », *The American Political Science Review*, n° 94 , p. 251-267
- Radaelli Claudio, 2000, « Logiques de pouvoir et récits dans les politiques publiques de l'Union européenne », *Revue française de science politique*, Volume 50, n° 2, pp. 255-276
- Ragin, Charles C., 1996, « Comparaison, analyse qualitative et formalisation », *Revue Internationale de Politique Comparée*, vol. 3, n°2, 1996, p. 387
- Rea Ermanno, 1995, *Mystère napolitain. Vie et passion d'un communiste dans les années de guerre froide*, Hachette, 400 p.
- Roche Christian, 2009, *Paul Vigné d'Octon. Les combats d'un esprit libre. De l'anticolonialisme au naturisme*, Paris, L'Harmattan
- Roger Alain, 1997, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard
- Rupp Marie-Noëlle, 2009, *Vigné d'Octon. Un utopiste contre les crimes de la République*, Paris, Ibis Éditions
- Saviano Roberto, 2006, *Gomorra*, Ed. Gallimard, 350 p.
- Schemeil Yves, mai 2006, « Une anthropologie politiste ? », *Raisons politiques*, n° 22, p. 49-72
- Sfez Lucien, 1980, *Je reviendrai des terres nouvelles. L'Etat, la fête et la violence*, Paris, Hachette, 290 p.
- Stoll Stefano, Juillerat Vincent, 2006 « Autour d'un paysage idyllique et de ses cadres », in Van der Guth Daniel, Varone Frédéric (dir.), *Le paysage à la croisée des regards*, Bruxelles, La Lettre Volée, p. 109-127
- Suret-Canale Jean, 1978, « Peut-on parler d'anticolonialisme avant 1914 ? », *Cahier D'Études Africaines*, vol. 18, n°69-70, p. 233-239
- Vallat Colette, Marin Brigitte, Biondi Gennaro, 1998, *Naples. Démythifier la ville*, Paris, L'Harmattan, 350 p.
- Zittoun Philippe, 2011, *La fabrique politique des politiques publiques*, Grenoble, Institut d'Études Politiques, Habilitation à Soutenir des Recherches, 345 p.

Des hommes et des lieux

Politique locale et croyances politiques

Alain Faure & Emmanuel Négrier

<i>1. Le jugement politique et l'esprit des lieux.....</i>	<i>1</i>
<i>A. Octon, un village habité par la politique.....</i>	<i>2</i>
<i>Le surcroît politique octonais.....</i>	<i>3</i>
<i>Temporalité et spatialité des croyances.....</i>	<i>5</i>
<i>B. Naples, une métropole suspendue au purgatoire.....</i>	<i>7</i>
<i>L'autorité paternelle.....</i>	<i>7</i>
<i>Profusion de traumatismes.....</i>	<i>7</i>
<i>Les liaisons dangereuses.....</i>	<i>8</i>
<i>2. La mise en ordre territorial des émotions politiques.....</i>	<i>9</i>
<i>A. Croyance et localité du politique.....</i>	<i>9</i>
<i>La croyance ne sert à rien, c'est pour cela qu'elle est fondamentale.....</i>	<i>9</i>
<i>La croyance re-localisée.....</i>	<i>10</i>
<i>B. Les énoncés de la passion.....</i>	<i>11</i>
<i>Les effrois qui forgent la foi.....</i>	<i>11</i>
<i>Les filiations et les lieux communs du bien commun.....</i>	<i>12</i>
<i>Conclusion. Penser la politique à crédit.....</i>	<i>13</i>
<i>Bibliographie.....</i>	<i>15</i>